

Extrait de la préface d'Olivier Delorme au *Parce que c'était lui*, de

Roger Stéphane

(H&O poche, Béziers, 2005, pp. 7-47)

J'aimais Jean-Jacques comme je croyais jusqu'à hier ne plus pouvoir aimer. Il périt le 30 août 1950¹

D'autant plus socialement entouré qu'il était existentiellement solitaire, Stéphane mène, au sortir de la guerre, une vie brillante, mondaine, amoureusement agitée. Ami de tout ce qui compte dans les lettres, auréolé de la gloire du combat de l'ombre et de la prise de l'Hôtel de Ville dans la lumière crue des jours d'insurrection, revenant au journalisme (en 1939-40, il avait déjà travaillé à *Paris-Soir* ; ce journal où « un quart des hommes est pédéraste, un quart des femmes, lesbiennes. Et [où] ce qui reste couche ensemble² ») après un passage au cabinet du ministre de l'Intérieur, Roger Stéphane est un jeune homme à qui tous les espoirs semblent permis.

Les quatre années de danger, de clandestinité, d'angoisse, de torture et de mort ont pris fin dans un immense soulagement. D'autres drames se préparent, le pays est exsangue, la vie quotidienne et le ravitaillement parfois plus difficiles encore que durant la guerre, mais la volonté de vivre et de jouir explose. Stéphane en dévore plus que sa part : proche du pouvoir et comptant sur l'inépuisable bienveillance de sa mère (même si sa fortune, elle, ne l'est pas) il reçoit beaucoup et met en œuvre, enfin librement, cette pédérastie « totalitaire » élevée au rang « d'éthique » qu'il définissait en 1941. Quelques-unes des lignes de *Parce que c'était lui* s'attachent à dire la force de ces désirs qui peuvent enfin se vivre, le libertinage amoureux et le vagabondage sexuel, la

¹ *Idem*, p. 15.

² O. Philipponnat et P. Lienhardt, *op. cit.*, p. 98.

« chasse » nocturne sans autre alibi que la satisfaction d'une pulsion, décrits avec un réalisme, une vigueur, une absence d'hypocrisie et de culpabilité dont je ne connais pas d'équivalent français... un quart de siècle avant ce qu'il est convenu d'appeler la « révolution sexuelle » ou le début du mouvement de libération homosexuelle – sauf Genet bien sûr, mais avec la pose en moins, avec en moins ce parfois si pesant romantisme du réprouvé.

Roger Stéphane profite pleinement de cette existence de dragues nocturnes et de coups de passage : « Militaires, jeunes flics, aviateurs, malfrat et même un aumônier FFI³ » nous disent ses biographes, précisant que « sa prédilection le porte (...) vers l'uniforme et les mauvais garçons, loufiats ou cambrioleurs, qui lui valent en août 1945 [*un an plus tôt, il commandait l'Hôtel de Ville !*] une première arrestation pour affaire de mœurs... et d'authentiques satisfactions : “ celui d'hier soir n'était pas mal réussi dans son genre : un dur à la manière d'Eugène Sue 1945 : un vrai, un bon personnage de Genet. » De quoi scandaliser tous les Bourdet d'hier... ou les Boutin d'aujourd'hui.

Cette vie, d'ailleurs, Stéphane n'y renoncera pas après la rencontre avec Jean-Jacques. Car le couple qu'ils vont former ne devra rien au modèle bourgeois, car cette rencontre qui met fin à sa solitude n'est pas une manière de se ranger, un renoncement à élaborer son destin, ne peut pas être une grimace de mariage hétérosexuel. On le comprend dès le portrait de (l'aventurier) Jean-Jacques que Roger dresse en ouverture de *Parce que c'était lui*, puisque Jean-Jacques possède le « don extrême » de « destruction de la comédie » : « sachez, écrit-il un jour à Roger, que j'ai vécu en dix-huit heures le plus grand amour de ma vie (ne pas rire s.v.p.) », un don qu'il met en image, choisissant de se *looker*

³ *Idem*, p. 373 sq.

résolument en « tante », afin de manifester sa singularité – jusqu’aux yeux de Stéphane dont la tenue (sinon la plume, le verbe et la vie) demeurent conformes aux canons de la société à laquelle il appartient. Puisque, philosophe et pédéraste, Jean-Jacques proclame qu’il a choisi librement – en aventurier qui se rend maître de sa vie – l’amour des garçons, puisqu’il « manifestait incessamment cette liberté d’esprit qui est en soi révolutionnaire », puisqu’il se conduit avec « lucidité », à la fois vertu cardinale de l’aventurier selon le *Portrait* et « forme la plus dangereuse de la liberté ».

Autrement dit, le garçon de vingt et un an que rencontre Roger Stéphane (lui en aura vingt-sept deux mois plus tard), le 7 juin 1946, et dont il va partager la vie jusqu’à sa mort le 30 août 1950, est un véritable aventurier, un frère. D’ailleurs, la fraternité est le premier mot qui vient à Stéphane, au troisième paragraphe de *Parce que c’était lui*, pour définir leur relation, avant de la désigner comme un « amour-amitié » qui fait écho, bien sûr, à l’amitié amoureuse de Lawrence et Dahoum dans le *Portrait*.

Mais il faut aussi penser, parce que « fraternité » est un terme malrussien par excellence, à la scène de *La Condition humaine* où Katow offre son cyanure à deux camarades, choisissant de leur éviter le supplice et d’être, lui, brûlé vif dans la chaudière. Stéphane, qui écrit le *Portrait* durant les années où il vit avec Jean-Jacques, grâce à la fraternité qu’il vit avec lui, consacre à cette scène-là parmi les plus belles lignes de ce livre : « Malraux veut croire, lorsqu’il écrit *La Condition humaine*, qu’au-delà d’un premier sentiment de la vanité de l’action, il trouvera une justification valable – et à cette justification, il donne alors un nom : la fraternité. C’est elle qui épargne à Katow de

mourir en vain⁴ », c'est par elle que l'aventurier peut s'extraire de sa solitude existentielle, c'est elle qui peut le relier au monde.

La fraternité, l'amitié, l'amour de Jean-Jacques, c'est donc ce qui permet à Stéphane de sortir de sa solitude existentielle, ce qui le relie au monde dans lequel cette solitude le conduisait jusqu'ici à s'agiter en vain : « dès que la présence de Jean-Jacques se fut affirmée, j'ai peu à peu rompu avec ces relations purement extérieures » ; Jean-Jacques le débarrasse de son « désir d'épate » ; avec Jean-Jacques, il oublie « ce qui n'était pas nous » ; par la grâce de la présence de Jean-Jacques, les mondanités et les rencontres avec les amis ou relations deviennent « monotones » parce que « nos accords étaient devenus complicité, et nos désaccords compléments. (...) Notre amitié n'avait besoin ni d'épanchements ni de contradictions : elle était irréductible. Jean-Jacques était la seule personne dont le silence ne me pesait point, la seule personne devant qui je pouvais librement me taire. (...) En fait, il n'est rien que je préférais à une soirée avec Jean-Jacques, et notre peu de goût pour le rabâchage rendait silencieuses la plupart de ces soirées. »

Qu'aurait eu à faire, dans ce couple d'aventuriers solitaires qui s'étaient reconnus, la caricature d'une union bourgeoise ? Leur rencontre avait d'abord été charnelle, même si elle ne tenait pas du coup de foudre. Le journal inédit de Roger est assez éloquent là-dessus : Jean Jacques est « reposant (...), terne (...), pas inintelligent », il a « un aspect " tante " », semble « peu cultivé » même si (normalien tout de même !), il sait « pas mal de choses », il a « le goût complètement faussé », aime « ce qui tape à l'œil »... « mais comme il a vingt ans et qu'il est dans l'ensemble disponible, je pense que ses défauts se tasseront et que ses

⁴ *Portrait de l'aventurier, op. cit.*, p. 69 sq.

qualités s'accroîtront⁵ » : on a connu déclaration d'amour plus enflammée !

C'est le désir, malgré tout, qui les a poussés l'un vers l'autre, mais ce désir passe, « les pédérastes sont plus naturellement versatiles que les hétérosexuels » et « nous avons distingué les exigences de notre corps de celles de notre amitié. (...) Nous étions dispensés de l'ignoble jalousie par la certitude que jamais aucun garçon ne pourrait s'insérer entre nous. Nous avons connu, Jean-Jacques et moi, beaucoup de garçons, mais pendant ces quatre ans de notre amitié, nous n'avons dormi qu'ensemble. »

L'essentiel est dit sur cette fraternité, et Stéphane y restera fidèle jusqu'à sa mort.

Si l'on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi.

Publié en 1952, *Parce que c'était lui*, qui emprunte son titre à cette célèbre réplique de Montaigne à propos d'Étienne de La Boétie, est donc d'abord un portrait de Roger-avec-Jean-Jacques. Mais il est aussi le récit poignant de l'agonie du compagnon tant aimé, victime d'un accident d'automobile aux Pays-Bas.

Prévenu, Stéphane s'est rendu au chevet de Jean-Jacques, loin d'imaginer la gravité de son état. C'est par de successifs allers et retours entre leur vie à deux avant l'accident et l'hôpital, que Stéphane raconte la mort d'un aventurier qui, bien que la vie s'en aille de lui, s'obstine à rester maître de son destin : il exige par exemple le « respect dû à la libre détermination d'un athée », refusant à plusieurs reprises les « secours » d'un curé obstiné : « Fais-le sortir. Je ne veux pas le voir. Je

⁵ Journal inédit, en date du 12 août 1946, soit deux mois et cinq jours après leur rencontre. Cité par O.

ne veux pas de *ses*⁶ sacrements. Il me fatigue. » Il reste lucide aussi, qualité éminente de l'aventurier, et ceci jusque dans le délire : « Ça y est, je vois, il y a une impossibilité d'aller plus loin, l'impossibilité d'exister. »

Quant à Stéphane, c'est avec une économie de moyens littéraires, en âme sèche⁷, évitant tout pathos humide, et donnant par là toute sa force au tragique, qu'il relate les étapes de sa propre prise de conscience. Il va rester seul. Bientôt privé de la fraternité qui, dans l'agonie, trouve de nouvelles expressions : « Bien qu'auparavant je n'eusse jamais envisagé de pouvoir accomplir sans répugnance de tels gestes, c'est sans le moindre dégoût que je tins son crachoir et essuyai Jean-Jacques ». Car au fil des jours, il doit bien se rendre à l'évidence « au spectacle de cette vie dont la fragilité venait seulement de m'apparaître », même s'il tente encore de se rassurer devant les affaiblissements successifs « que je baptisais “ alertes ” comme pour tirer argument du fait qu'ils étaient surmontés. »

Jusqu'à l'issue finale : Roger n'aura « plus jamais personne à qui dire l'indicible ».

« Comment, pourquoi ai-je survécu ? » L'interrogation ouvre le chapitre qui, dans *Tout est bien*, fait suite à la réédition de *Parce que c'était lui* (Stéphane ayant intercalé entre ces deux textes, la réponse, également reproduite dans le présent volume, envoyée en 1946 par Jean-Jacques, à une enquête de *La Nef* de Lucie Faure⁸). Intitulé « Après », l'éditeur a judicieusement choisi d'en donner les lignes relatives à l'immédiat « après-Jean-Jacques ». Au deuil.

Philipponnat et P. Lienhardt, *op. cit.*, p. 429.

⁶ C'est moi qui souligne.

⁷ Les deux garçons avaient l'habitude de distinguer les âmes sèches, tel Stendhal, vers lesquelles penchaient nettement leur goût littéraire (Stéphane publiée en 1987, au Quai Voltaire, *La Gloire de Stendhal*), des âmes humides comme Chateaubriand ou Hugo, qualifié même d'âme « dégoulinante ».

Confronté à l'absence, Stéphane cherche l'aide du stoïcisme de Montaigne⁹ – un stoïcisme auquel il avait été lui-même initié par... La Boétie. Il trouve aussi la compréhension et l'amitié de Mauriac. Il retourne à l'irréductible solitude ... et à l'agitation du monde d'avant Jean-Jacques : « Je vécus. Je recommençai à m'intéresser aux autres, au monde. Mais je découvris ce que l'on appelle le goût de cendres, qui altère tout. »

Stéphane aura encore beaucoup d'amis, d'amants ; Jean-Jacques restera unique dans son existence. Jusqu'à prendre place à son côté au cimetière parisien d'Ivry, 7^e division, ligne 2, tombe n° 33.

⁸ Devenu professeur de philosophie à Lille après sa sortie de l'École normale supérieure, Jean Jacques Rinieri collaborera aux *Temps modernes* ainsi qu'à *La Nef* où il assure la critique dramatique et dans laquelle Lucie Faure, moins conventionnelle que Claude Bourdet, lui rend, après sa mort, un chaleureux hommage.

⁹ Roger Stéphane lui payera sa dette en 1986 avec un *Autour de Montaigne* paru chez Stock.